Pigault-Lebrum, Charles Antoine
Guillaume
Les rivaux d'eux-mêmes

Q
2382
P2R5



Pigault-Lebrun.



Les rivaux d'eux-mêmes.

1802.

LES RIVAUX

D'EUX-MÊMES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PAR PIGAULT-LEBRUN.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Cité, le 22 thermidor an VI.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, n°. 51.

AN X. — 1802.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DUPONT,	aubergiste et maître de poste,	FAUR.
DERVAL,	Officiers de cavalerie au même régiment,	CLAUZEL.
FORVILLE,	Officiers de cavalerie au même régiment,	CHEVALIER.
M.me DERVAL,		FAUR.
LISE,	suivante de madame Derval,	TOUSSAINT.
Garçon d'auberge, parlant,		BUISSON.

PERSONNAGES MUETS.

Officiers de différens corps.
Garçons d'auberge.

PQ
2382
P2R5

La scène est dans une auberge de village, à six lieues de Paris, sur la route de Flandres.



AVIS.

On trouve chez Barba, libraire, Palais du Tribunat, n°. 51, un catalogue complet des pièces de théâtre, et surtout les nouvelles.

LES RIVAUX
D'EUX-MÊMES,
COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon commun, avec des portes de côté; une table avec papier, plumes et encre.

SCENE PREMIERE.

DUPONT, GARÇONS D'AUBERGE.

DUPONT.

Allons, enfans, de l'activité, du zèle. Que toutes les chambres soient prêtes, et surtout de la plus grande propreté. Ou je me trompe fort, ou la journée sera bonne. Nous sommes sur la route de Flandres; les officiers blessés à Fontenoy, se font transporter à Paris; il y en aura qui auront besoin de repos, d'autres seront obligés d'attendre mes postillons et mes chevaux; nous les recevrons de notre mieux, et nous les garderons le plus long-tems que nous pourrons. Ne perdons pas de tems, que chacun se rende à son poste. *(On sort.)* Vous, monsieur le chef de cuisine, courez le village avec vos aides, et prenez ce que vous trouverez de mieux; il n'y a rien de trop bon pour des vainqueurs; allez, mon ami, allez.

SCENE II.

DUPONT, *seul.*

C'est un homme bien précieux que ce maréchal de Saxe! il bat les anglais et fait les affaires des aubergistes et des

maîtres de poste ; c'est vraiment un homme admirable. Tâchons de faire notre métier, comme il vient de faire le sien. *(Écoutant.)* Oh, oh, une voiture ! c'est de bonne heure. Voyons ce que c'est.

SCENE III.

DUPONT, UN GARÇON.

LE GARÇON.

C'est une demoiselle dans un cabriolet.

DUPONT.

La demoiselle dans ce salon, le cabriolet sous la remise, et le cheval à l'écurie.

(Le garçon sort.)

SCENE IV.

DUPONT, *seul.*

Une demoiselle ! je n'en suis pas fâché : nos officiers ne les haïssent pas. Si celle-ci est aimable, la conversation s'engagera, et quand on cause, le tems s'écoule, et on ne pense pas à partir.

SCENE V.

LISE, DUPONT.

DUPONT.

Hé, c'est la femme de chambre de madame Derval.

LISE.

Mieux que cela, c'est madame Derval elle-même.

DUPONT.

Elle arrive !

LISE.

Elle me suit.

DUPONT.

Seule ?

LISE, *d'un air mystérieux.*

Seule. Elle vient attendre ici quelqu'un...

DUPONT.

Vous me dites cela d'un air de mystère...

LISE.

Mais c'est qu'il y en a beaucoup.

DUPONT, *souriant d'un air intrigué.*

Ah! vous nous compterez cela, mademoiselle Lise.

LISE.

J'ai pris le devant tout exprès.

DUPONT.

En vérité?

LISE.

Ecoutez-moi, mon cher Dupont.

DUPONT.

Je ne perds pas un mot.

LISE.

On a marié ma maitresse...

DUPONT.

A l'âge de dix ans; je sais cela.

LISE.

Monsieur Derval....

DUPONT.

N'en avait encore que quatorze. Après?

LISE.

Mais il donnait dès lors les plus belles espérances. C'est le fils d'un excellent officier qui, de simple soldat, est parvenu, à force de mérite, aux grades supérieurs, et qui, je ne sais dans quelle affaire, a sauvé la vie à notre vieux maître; enfin c'était un de ces arrangemens d'amitié et de convenance....

DUPONT.

Qui ne sont pas sans exemple. D'ailleurs, je reconnais là le cœur de monsieur d'Heynel; je lui dois ma petite fortune, et certes.... mais, continuez, mademoiselle.

LISE.

Vous concevez qu'une demoiselle de dix ans, et un jeune homme de quatorze...

DUPONT.

Ne se marient que pour la forme.

LISE.

C'est cela précisément: Le jeune homme, en descendant de l'autel, monta dans une chaise de poste avec son gouverneur...

DUPONT.

Et partit avec résignation?

LISE.

Avec assez d'humeur.

DUPONT.

Voyez-vous le petit espiègle.

LISE.

On lui obtint du service dans un régiment de cavalerie, et au retour de ses voyages, il fut joindre l'armée devant Prague*s*.

DUPONT.

Sans voir sa femme?

LISE.

Depuis six ans, il n'a point approché Paris.

DUPONT, *souriant.*

Madame a donc aussi voyagé?

LISE.

Elle n'a point quitté sa mère, et n'est point sortie de la banlieue.

DUPONT.

Quelle patience!

LISE.

Et quel ennui! Une femme de seize ans, vive, sensible....

DUPONT, *souriant.*

Et peut-être un peu curieuse. Enfin.

LISE.

Derval a eu l'honneur de prendre un drapeau à la bataille de Fontenoy; il a obtenu un congé....

DUPONT.

Ah! c'est trop juste.

LISE.

Et il arrive aujourd'hui à Paris, avec l'empressement d'un mari de vingt ans, qui brûle de connaître sa femme, dont les lettres lui ont provisoirement tourné la tête.

DUPONT.

Je ne vois rien de mystérieux dans tout cela.

LISE.

M'y voici.

DUPONT.

Je redouble d'attention.

LISE.

Ma maîtresse, faites comme les grâces, jolie comme les amours, fine comme un lutin, et persuadée de ce qu'elle vaut....

DUPONT.

C'est tout simple.

LISE.

Se défie cependant de la bisarrerie des hommes.

DUPONT.

Et peut-être n'a-t-elle pas tort.

LISE.

Son mari s'est fait d'elle une si haute idée, qu'en dépit de sa petite vanité, elle craint par fois de ne pas réaliser la chimère qu'il s'est créée. Elle sent que Derval, délicat, bien élevé, ne laissera rien percer des sensations qui pourraient lui être défavorables, et elle veut être bien sûre de la façon de penser de son mari. Depuis six ans il ne l'a pas vue, elle est devenue méconnaissable pour lui, elle compte se présenter à son jeune époux sans en être connue, et elle vous prie d'aider au succès de la petite ruse.

DUPONT.

La fille de mon bienfaiteur n'a que des ordres à me donner.

LISE.

Elle s'appellera madame d'Alleville; elle sera partie pour se rendre près de son mari, dangereusement blessé à Fontenoy; vous n'aurez de chevaux pour personne; vous mettrez monsieur Derval dans une chambre voisine de la sienne...

DUPONT.

J'y suis, j'y suis. Il s'impatientera, il tempêtera; je le prierai de ménager l'épouse du général d'Alleville; dont la chambre touche à la sienne : en homme qui sait vivre, il demandera la permission de la saluer; madame d'Alleville l'accordera; monsieur Derval se présentera, et ma foi....

LISE.

A merveille, à merveille.

DUPONT.

Holà! quelqu'un. *(Un garçon entre.)* Tous les postillons à cheval, tous les chevaux, à la première poste, sur le chemin de Paris, un seul bidet ici pour aller chercher les autres, quand il en sera tems. *(Le garçon sort.)* Vous voyez, mademoiselle Lise, que j'entends au premier mot, et que je vais au-delà de vos intentions.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Un vis-à-vis à quatre chevaux.

DUPONT.

Venant de Flandres?

LE GARÇON.

De Paris.

LISE.

Amenant une dame?

LE GARÇON.

Et jolie, mais jolie !....

LISE.

C'est elle, je cours la recevoir.

DUPONT.

Et moi, je vais tout ordonner.

SCENE VII.

DUPONT, LE GARÇON.

DUPONT.

Un joli dîner pour cette chambre. *(Il indique une porte à sa gauche.)* Deux couverts.

LE GARÇON.

Mais, cette dame est seule.

DUPONT.

Deux couverts, et point de réflexions. Du vin de Constance....

LE GARÇON.

De celui que vous faites?

DUPONT.

Non, du petit caveau. Les domestiques, au numéro dix, au bout de la petite galerie; la tranche de jambon, et le Bourgogne à discrétion. Marche.

SCENE VIII.

DUPONT, *seul.*

En occupant les gens à boire, on les empêche de se mêler des affaires de leurs maîtres : il faut penser à tout.

SCENE IX.

DUPONT, Mad. DERVAL, LISE.

Mad. DERVAL.

Hé, bonjour, mon cher Dupont.

DUPONT, *avec un sérieux comique.*

J'ai l'honneur de présenter mes respects à madame d'Alleville.

Mad. DERVAL.

Bien, très-bien. Voilà le ton qu'il faut prendre.

DUPONT, *toujours gourmé.*

Le général d'Alleville n'est plus à plaindre, madame; votre empressement lui fera chérir sa blessure, et votre seul aspect hâtera sa convalescence.

Mad. DERVAL.

Comment donc, de la galanterie!

DUPONT, *de même.*

Auprès de vous, madame, on n'est jamais galant.

LISE.

On est vrai, et vous le savez bien.

Mad. DERVAL.

De mieux en mieux. Mais laissons cela, et revenons à nos petits arrangemens.

DUPONT.

Tout est arrangé, madame, comme vous l'avez desiré. Voilà votre chambre, *(la porte à gauche.)* Celle d'à-côté est pour monsieur; vos gens vont s'enivrer à l'extrémité du bâtiment : je suis discret, mademoiselle est attachée, vous êtes charmante, monsieur Derval est tendre, le reste va de suite. Je vous salue, et je retourne à mes affaires.

SCENE X.

Mad. DERVAL, LISE.

Mad. DERVAL.

Cet homme est vraiment aimable.

LISE.

Hé, pouvez-vous en trouver d'autres?

Mad. DERVAL.

Tu ne me flattes pas?

LISE.

Incapable, madame.

Mad. DERVAL.

Je puis donc espérer que Derval...

LISE.

Daignera vous rendre justice, et sentir tout son bonheur.

Mad. DERVAL.

Ah! c'est que les maris....

LISE.

A la vérité, ils ont quelquefois des torts.

Mad. DERVAL.

On le dit.

LISE.

Ils ont aussi leur joli côté.

Mad. DERVAL.

C'est ce qu'on dit encore.

LISE.

Vous jugerez bientôt de l'un et de l'autre.

Mad. DERVAL.

Plus le moment approche, plus je suis inquiète, préoccupée.

LISE.

Folie. Hé, tant pis après tout pour monsieur Derval, s'il n'est pas ce qu'il doit être : une jolie femme a tant de moyens de dissipation.

Mad. DERVAL.

Lise!

LISE, *se reprenant.*

La lecture, la promenade, la musique; que sais-je, moi?

Mad. DERVAL.

(Rêvant.) C'est peu de chose que cela. *(Avec dépit.)* Ces malheureux Bohémiens avaient bien affaire d'arrêter le courier du ministre de la guerre; il aurait reçu mon portrait, il me connaîtrait, il ne se serait pas fait une idole....

LISE, *avec impatience.*

Qui, à coup sûr, ne vous vaut pas.

Mad. DERVAL, *d'un ton caressant.*

Tu le crois?

LISE, *du même ton.*

Vous aimez à vous l'entendre répéter.

Mad. DERVAL.

Oh! ce n'est pas par amour-propre.

LISE.

Ah! sans doute.

Mad. DERVAL.

Mais je l'aime tant, ce cher Derval!

LISE.

On assure qu'il est si bien.

Mad. DERVAL.

Je ne tiens pas essentiellement à la figure.

LISE.

Hen! un joli homme en vaut bien un autre : on peut pardonner à celui-ci, d'être grand, bien fait, brave.

Mad. DERVAL, *avec chaleur.*

Et il écrit... il écrit...

LISE.

Comme un ange, madame... *(finement.)* il n'aurait aucun de ces avantages, que vous l'aimeriez de même.

Mad. DERVAL.

(Hésitant.) Oui... *(Gaîment.)* Mais, comme tu l'observes fort bien, ces agrémens...

LISE.

N'ont jamais déparé personne.

Mad. DERVAL.

Enfin, nous allons le voir.

LISE.

Moi, je m'en fais une fête.

Mad. DERVAL.

J'étudierai son caractère.

LISE.

Il n'aura pas d'intérêt à vous tromper.

Mad. DERVAL.

Je le voudrais franc, délicat, enjoué.

LISE.

Tendre, surtout.

Mad. DERVAL.

Tu achèves ma pensée. S'il allait m'aimer...

LISE.

Sans savoir qui vous êtes.

Mad. DERVAL.

M'être infidèle...

LISE.

Par excès d'amour.

Mad. DERVAL.

Cela serait charmant.

LILE.

Divin.

Mad. DERVAL.

C'est bien alors, que je compterais sur. son cœur.

LISE.

Quel plaisir pour une femme, de tenir tout d'elle-même, de ne rien devoir aux bienséances, aux procédés. Si jamais je me fixe, je veux un homme qui ne connaisse rien de tout cela.

Mad. DERVAL, *jouant la frayeur.*

Ah ! mon dieu !...

LISE.

Qu'est-ce ?

Mad. DERVAL.

Des chevaux ! des voitures !

LISE.

Avez-vous cru qu'il arriverait à pied ? *(A travers les portes du fond, on voit des officiers traverser.)*

Mad. DERVAL.

Des officiers !

LISE, *impatiente.*

Hé, attendez-vous un prélat ?

Mad. D'ERVAL.

Mais, je suis dans un désordre effroyable.

LISE.

Désordre bien avantageux, à seize ans.

Mad. DERVAL.

Un peut d'art ne gâte rien. Je passe dans cette chambre.

LISE.

Je vous suis.

Mad. DERVAL.

Non, non, reste : tu connais l'uniforme ?

LISE.

Habit bleu, revers, parmens citrons, agrémens en argent.

Mad. DERVAL.

Observe, étudie, et viens me rendre compte de tout.

(Elle sort.)

SCENE XI.

LISE, *sur le devant de la scène*, DERVAL, *la manche droite ouverte et rattachée avec des rubans noirs*, FORVILLE, OFFICIERS *de différens corps*, DUPONT.

LISE.

J'aurais eu besoin aussi d'un peu de toilette... Ah ! c'est un petit sacrifice que je fais volontiers à madame.

DUPONT.

Par ici, messieurs, par ici.

DERVAL.

Des chevaux, vîte, des chevaux.

DUPONT.

Dans deux heures, j'en aurai trente à votre service.

DERVAL, *s'écriant.*

Comment, dans deux heures !

LISE, *à part.*

Voilà l'uniforme.

DERVAL.

Je ferai plutôt la route à pied.

LISE.

Le joli homme ! si c'étoit lui !

FORVILLE.

Modère-toi, mon cher Déricourt.

LISE.

Déricourt ! ah ! quel dommage !

DERVAL

Hé ! modère-toi toi-même, tu en parles bien à ton aise.

DUPONT.

Toutes ces chambres sont prêtes, les clefs sont aux portes, ces messieurs n'ont qu'à choisir.

FORVILLE.

Allons, messieurs, puisqu'il faut attendre, logeons-nous au hasard. *(Les officiers sortent de différens côtés ; Derval reste avec Forville qui redescend la scène.) (à Dupont.)* Dites un peu, l'ami, fait-on bonne chère chez vous ?

DUPONT.

J'ai un cuisinier de Paris.

DERVAL.

Un cuisinier ! des chevaux, des chevaux.

FORVILLE.

Et vous avez sans doute une espèce de chirurgien, dans ce village ?

DUPONT.

Très-savant, à ce qu'il dit.

DERVAL.

Je m'en suis tiré avec un coup de baïonnette dans le bras, et cette aimable enfant, *(montrant Lise.)* vaudra tous les chirurgiens du monde. *(Il lui prend la main.)*

DUPONT.

En ce cas, je vous laisse avec elle.

SCENE XII.

FORVILLE, DERVAL, LISE.

LISE.

Finissez donc, monsieur, je ne me connais point en blessures.

DERVAL.

Hé ! vous ne faites que cela.

LISE.

C'est sans le savoir.

DERVAL.

Le mal n'est pas moins cruel.

LISE, *d'un petit air prude.*

Je ne me charge pas de le guérir.

DERVAL, *à Forville.*

Elle est aimable.

LISE.

Vous êtes indulgent.

DERVAL.

Elle est jolie.

LISE.

Ah! vous êtes connaisseur.

DERVAL.

Embrassons-nous.

LISE.

Quoi, sans se connaître!

DERVAL.

C'est le plus court moyen de faire connaissance.

LISE.

Je n'aime pas les liaisons précipitées.

DERVAL.

Ce sont les plus piquantes.

LISE.

Et les moins solides.

DERVAL.

Refuser un baiser à un homme qui arrive de Fontenoy!

LISE.

A ce titre-là, j'en donne deux. *(Elle l'embrasse.)* Et vous les rendrez au maréchal de Saxe.

DERVAL.

Il n'est pas dupe; il aimera mieux les prendre lui-même.

LISE.

Oh! bien à son service. J'aime les héros, moi.

DERVAL.

Celui-ci l'est de toutes les manières.

LISE.

L'heureux mortel!

FORVILLE.

Mais, Déricourt, tu causes, tu causes, et ces messieurs se logent. Tu oublies auprès de mademoiselle, très-intéressante sans doute, que tu as besoin de repos.

DERVAL.

Tu le crois? moi je suis sûr du contraire.

FORVILLE, *l'emmenant.*

Toujours le même. Viens, et cherchons un coin où tu puisses être à ton aise.

DERVAL.

Allons donc, puisque mon Mentor le veut. *(Fausse sortie.)*

LISE.

S'il m'était permis de vous arrêter encore un moment.

DERVAL, *revenant.*

Oh! je vous dois la préférence.

FORVILLE, *le suivant.*

Encore!

LISE.

J'ai entendu parler avec éloge d'un officier de votre régiment.

DERVAL.

Son nom?

LISE.

Derval.

DERVAL, *étonné.*

Derval!

LISE.

Vous le connaissez?

DERVAL, *souriant.*

Beaucoup.

LISE.

On m'a dit qu'il devait arriver aujourd'hui.

DERVAL.

Et qui vous a dit cela?

LISE.

Une jeune dame que j'ai laissée à Paris...

DERVAL.

Et qui ne le connaît pas plus que vous?

LISE.

Mais qui brûle de le voir.

DERVAL.

L'empressement de Derval est au moins égal au sien.

LISE.

Vous croyez donc qu'il arrivera aujourd'hui?

DERVAL, *souriant.*

Oh! je vous en réponds.

LISE, *saluant.*

Mille remercîmens, monsieur.

DERVAL, *l'arrêtant.*

Et c'est là tout ce que vous vouliez?

LISE.

Je n'abuse pas de la complaisance de mes amis.

DERVAL, *s'approchant pour l'embrasser.*

Et vous les quittez aussi froidement?

LISE.

Pour ne pas l'être moi-même.

DERVAL.

Au nom du maréchal de Saxe.

LISE.

Il ne gagne qu'une bataille en un jour.

DERVAL.

Et vous ne donnez qu'un baiser par victoire?

LISE, *sortant.*

Ils n'ont plus de prix quand ils sont prodigués.

SCENE VIII.

FORVILLE, DERVAL.

DERVAL.

Elle est charmante, cette fille-là.

FORVILLE.

Etoudi, que penserait ta femme si elle te voyait?

DERVAL.

Ma foi, mon ami, toute fille un peu jolie a droit aux hommages d'un officier français; un baiser pris sans conséquence n'est pas une infidélité, et il n'est pas défendu d'adoucir un peu les tourmens de l'absence.

FORVILLE.

Fripon, je te soupçonne des moyens sûrs de les oublier.

DERVAL, *tendrement.*

Et cependant j'aime ma femme... je l'aime... tu le sais... *(Avec dépit.)* Ce maudit homme! n'avoir pas seulement deux chevaux à nous donner!... Tiens, laissons ici nos équipages, et gagnons la première poste en nous promenant.

FORVILLE.

Et ta blessure?

DERVAL.

Ma blessure! c'est bien la peine de penser à cela.

FORVILLE.

Tu as cependant de bonnes raisons de t'en souvenir. Un brevet de lieutenant-colonel, la terre d'Ericourt...

DERVAL.

Oh! sous ce rapport tu as raison. Il est certain que le maréchal m'a servi chaudement.

FORVILLE.

Et madame Derval sait-elle tout cela?

DERVAL.

Elle sait que j'ai pris un drapeau; mais je lui ai caché ma blessure pour ne pas l'inquiéter, et je n'ai rien dit de la terre d'Ericourt, pour avoir le plaisir de lui annoncer moi-même cette nouvelle faveur... Et pas de chevaux, pas de chevaux... je suis d'une impatience..... Sais-tu que pour peu que ma femme ait une figure supportable, je serai l'homme du monde le plus heureux : elle ne m'a pas écrit une lettre, qui ne mérite les honneurs de l'impression... et se voir arrêté à six lieues de Paris... tu les as lues, ces lettres, et tu crains de marcher un peu pour voir plutôt celle qui les a écrites!

FORVILLE.

Je veux qu'en arrivant à Paris tu n'aies que le cœur de malade.

DERVAL.

C'est ton dernier mot?

FORVILLE.

Absolument.

DERVAL.

Je partirai seul.

FORVILLE.

Je te le défends.

DERVAL, *sortant vivement.*

Raison de plus.

FORVILLE.

Derval; Déricourt, reste, je t'en prie, je le demande au nom de l'amitié.

DERVAL, *revenant et avec dépit.*

Ce chien d'homme-là fait de moi ce qu'il veut. *(Appellant)* Holà! l'ami.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DUPONT.

DUPONT.

Que desire monsieur?

DERVAL.

Une chambre, puisqu'on ne veut pas je parte.

DUPONT.

Elles sont toutes occupées.

FORVILLE, *montrant sa gauche.*

Et de ce côté-ci?

DUPONT.

Il n'en reste qu'une.

DERVAL.

Je m'en empare.

DUPONT.

Elle est arrêtée....

DERVAL.

Peu m'importe.

DUPONT.

Pour un officier.

DERVAL.

Fût-ce pour un général.

DUPONT.

Mais, monsieur...

DERVAL.

Paix!

DUPONT.

De grace....

DERVAL, *plus haut.*

La clef de cette chambre, à la minute, à la seconde, ou je jette la porte en-dedans.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, LISE.

LISE.

Quel vacarme fait-on ici?

DUPONT.

C'est monsieur, qui d'autorité veut prendre cette chambre.

DERVAL.

Certainement, je la prendrai : voyons, voyons, où est-elle cette porte? *(Forville le retient.)*

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DERVAL.

DERVAL, *à Forville.*

Ah! mon ami, la céleste figure! *(il la regarde pendant toute la scène, avec le plus vif intérêt.)*

Mad. DERVAL, *du ton le plus décent.*

Je n'aurais pas cru, messieurs, qu'une femme eût à rappeler des officiers français, aux procédés qui les distinguent. Vous vous permettez des éclats...

FORVILLE.

Nous étions loin de penser, madame, que nous pussions déranger quelqu'un qui a droit à nos égards. Mon ami, léger, inconsidéré même, mais aussi décent qu'aimable, quand les circonstances l'exigent...

LISE.

C'est bien flatteur pour moi.

FORVILLE.

S'empressera sans doute de réparer ses torts.

DERVAL.

Peut-être, madame, m'est-il permis de vous en reprocher un : c'est de ne vous être pas plutôt montrée ; je n'aurais pas le désagrément de vous avoir déplu.

Mad. DERVAL.

C'en est assez, monsieur. Nos manières, votre langage dissipent jusqu'au souvenir d'une légèreté bien pardonnable à votre âge.

LISE, *à madame Derval.*

N'est-il pas vrai qu'il est bien?

DERVAL, *à part.*

Je n'ai jamais vu de femme aussi séduisante. *(à Forville.)* Selon les apparences, nous ne partirons que tard.

FORVILLE, *finement.*

Tu commences à sentir que j'avais raison tantôt.

DERVAL.

Oui, un peu de repos m'est, je crois, nécessaire. Madame est probablement retenue ici comme nous : permettra-t-elle qu'on cherche à la distraire du petit chagrin que ce contretems lui fait sans doute éprouver?

Mad. DERVAL, *hésitant.*

Je ne sais, monsieur, si je dois accepter.

LISE.

Hé, madame, où est l'inconvénient? la campagne permet certaines libertés...

DERVAL.

Dont nous sommes incapables d'abuser. *(à Dupont.)* Un dîner aussi joli que le permettra le moment. *(Dupont sort.)* Mon ami, je doute qu'on soit fort bien ici ; mais le goût supplée à bien des choses, et tu en as tant...

FORVILLE, *riant.*

Que tu me fais l'honneur de me choisir pour ton maître-d'hôtel.

DERVAL.

C'est abuser de ta complaisance..

FORVILLE.

Au contraire, je te dois des remercîmens : tu me procures le plaisir d'être utile à madame. *(Il salue madame Derval, et sort.)*

SCENE XVII.

DERVAL, Mad. DERVAL, LISE, *assise et brodant.*

DERVAL

Il y a un instant, madame, je me reprochais sincèrement mon étourderie.

Mad. DERVAL.

Vous vous en applaudissez peut-être à présent?

DERVAL.

Je lui dois le bonheur de vous connaître.

Mad. DERVAL.

On ne tourne pas mieux un compliment.

DERVAL.

Est-il possible de vous en faire?

Mad. DERVAL.

Monsieur n'est pas complimenteur. Ah, il a le goût de la plaisanterie.

DERVAL.

Quelquefois, madame.

Mad. DERVAL.

Et surtout avec les femmes?

DERVAL.

Jamais avec celles qui vous ressemblent, s'il est possible d'en trouver.

Mad. DERVAL.

J'avoue alors qu'on ne saurait être plus poli.

DERVAL.

Je vous proteste, madame, que je n'en ai pas l'intention.

Mad. DERVAL.

Je me garderai bien, monsieur, de vous en supposer d'autres.

DERVAL.

Oh! je vous défie, madame, de rien supposer.

Mad. DERVAL.

Mais ce que vous dites là est très-clair.

DERVAL.

Oh! je fais profession de la plus grande franchise.

Mad. DERVAL.

Vous m'embarrasseriez étrangement, monsieur, si je ne savais à quel point un homme aimable abuse quelquefois de son esprit.

DERVAL.

Cet abus-là, par fois, a son utilité.

Mad. DERVAL.

Auprès des femmes qui me ressemblent.

DERVAL.

Auprès de celles qui nous laissent assez de sang-froid pour nous servir de nos ressources.

Mad. DERVAL.

Par exemple, ceci n'est pas flatteur.

DERVAL.

Comment donc?

Mad. DERVAL.

C'est que vous avez beaucoup d'esprit en ce moment.

DERVAL.

Parce que je n'ose déraisonner. Si je n'écoutais que mon cœur...

Mad. DERVAL.

Oh! ne parlons pas de cela, s'il vous plaît.

DERVAL.

Vous ne me faites pas l'honneur de me croire dangereux.

Mad. DERVAL.

Dangereux! non, mais fort aimable.

LISE.

Ahie! ahie!

DERVAL.

Ce défaut-là, vous le portez à l'excès, et je me garde bien de vous en faire des reproches.

Mad. DERVAL.

Je conçois qu'il est pardonnable.

DERVAL.

Il justifie ce que j'éprouve et ce que je me permets de vous dire.

Mad. DERVAL, *riant.*

Lise avait bien raison. Il arrive à la campagne des choses d'une singularité.

DERVAL.

Ce qui m'arrive à moi est inconcevable. Je descends dans cette auberge, je maudis le retard que j'éprouve, je m'emporte, je vous vois, et.... *(Il s'arrête.)*

Mad. DERVAL.

Et?...

DERVAL.

Sans compliment, sans politesse, je suis enchanté de n'être pas parti.

Mad. DERVAL.

C'est du fatalisme, cela. Monsieur me connaît depuis cinq minutes...

DERVAL, *tendrement.*

En faut-il tant pour vous juger?

Mad. DERVAL.

Et moi qui ai la bonté de me prêter à de semblables folies! réfléchissez, monsieur, revenez à la raison.

DERVAL.

De la raison auprès de vous! quelle idée avez-vous donc de vous-même?

Mad. DERVAL.

Ne vous serait-il pas égal, monsieur, de parler d'autre chose?

DERVAL.

Egal, non.

Mad. DERVAL.

Possible, au moins?

DERVAL.

Si décidément vous l'ordonniez...

Mad. DERVAL.

Je vous en prie.

DERVAL.

Je vais tâcher de vous obéir.

Mad. DERVAL, *d'un air indifférent.*

De quoi parlerons-nous?

DERVAL.

Un seul sujet m'intéressait.

Mad. DERVAL, *vivement.*

Celui-là vous est interdit.

DERVAL.

Les autres me sont tout-à-fait indifférens.

Mad. DERVAL.

Votre blessure, monsieur, ne paraît pas dangereuse?

DERVAL.

De laquelle parlez-vous, madame?

Mad. DERVAL.

Monsieur va oublier à Paris les fatigues de la guerre?

DERVAL.

J'ai déjà tout oublié.

Mad. DERVAL, *avec timidité.*

Monsieur n'est pas marié sans doute?

DERVAL.

Il y a un quart-d'heure, je me félicitais encore de l'être.

Mad. DERVAL, *d'un petit ton piqué.*

En vérité, monsieur, vous n'avez pas la moindre complaisance.

DERVAL, *du même ton.*

Mais c'est qu'aussi, madame, on n'est point exigeante à ce point-là.

Mad. DERVAL.

Si vous continuez, je ne dis plus un mot.

LISE.

Ecouter, c'est répondre.

DERVAL.

Hé bien, madame, je porterai la réserve aussi loin que vous pourrez le desirer.

Mad. DERVAL.

A la bonne heure.

DERVAL.

Je me garderai bien de vous parler d'amour.

LISE.

Je ne vois pas ce qui lui reste à dire.

DERVAL.

Que vous importe, après tout, que je n'aie pu vous voir sans la plus forte émotion, vous entendre sans vous trouver accomplie?

Mad. DERVAL.

Encore!

DERVAL.

Quel intérêt peut vous inspirer un homme que vous connaissez à peine, dont le plus grand tort est de ne savoir pas plaire, mais qui est à vous sans retour, et qui vous quittera désespéré de vous avoir vue?

Mad. DERVAL, *peinée.*

Tant d'opiniâtreté est au moins déplacée... Elle est indiscrète, offensante. Jusqu'à présent, monsieur, j'ai partagé un badinage, que je pouvais croire innocent; je terminerai cet entretien comme je l'aurais commencé sans doute, si vous aviez éclairé plutôt mon inexpérience. On m'a imposé des devoirs, je les respecte, *(tristement)* je les chéris et je les trahirais en restant plus long-tems avec vous.

(Elle salue et sort.)

SCENE XVIII.

DERVAL, LISE.

DERVAL, *rêvant sur le devant de la scène.*

On lui a imposé des devoirs.

LISE, *toujours assise et brodant.*

C'est la première fois qu'elle s'en plaint.

DERVAL.

Elle les respecte.

LISE.

C'est bien la moindre chose.

DERVAL.

Cependant à travers sa dignité, j'ai cru démêler une teinte de sensibilité...

LISE.

Il pourrait bien avoir raison.

DERVAL.

Une femme polie écoute.

LISE.

Et bien souvent a tort.

DERVAL.

Mais on n'écoute pas jusqu'à la fin un homme qui déplaît et qui s'explique nettement.

LISE.

La conséquence est naturelle.

DERVAL.

Elle est charmante.

LISE.

C'est vrai.

DERVAL.

Je ne suis pas mal.

LISE.

Il est modeste.

DERVAL.

Elle me tourne la tête, elle est disposée à aimer : je m'attache à elle, et je ne la quitte plus...

LISE.

Oh, le petit scélérat !

DERVAL.

Et j'épuiserai tous les moyens de plaire que m'a donnés la nature.

LISE.

Quel plan diabolique !

DERVAL, *remontant la scène.*

Mademoiselle ?

LISE.

Monsieur ?

DERVAL.

Vous me seconderez, n'est-il pas vrai ?

LISE.

Oh ! bien certainement non.

DERVAL.

J'y compte cependant.

LISE.

Vous avez très-grand tort.

DERVAL.

Vous rejetez le petit traité que je vous propose ? *(tirant sa bourse.)* Voilà pourtant les épingles du marché.

LISE, *prenant la bourse.*

Ah ! on ne refuse pas des épingles.

DERVAL.

Mais ce n'est pas tout de les prendre.

LISE.

C'est cependant tout ce que je puis pour vous.

DERVAL.

Me voilà fort avancé. Ah ça, vous resterez neutre, au moins.

LISE.

C'est ce que je ne peux vous promettre.

DERVAL.

J'ai encore des épingles.

LISE.

Ah! voyons cela.

DERVAL.

Non, je ne m'exposerai pas à perdre deux fois mes arrhes. Répondez-moi franchement, et vous n'aurez pas à vous plaindre. Votre maîtresse va sans doute à Paris?

LISE.

Ma maîtresse va en Flandres.

DERVAL.

Comment en Flandres!

LISE.

Cela vous paraît extraordinaire!

DERVAL.

Ridicule. Aller en Flandres lorsque je vais à Paris! Et que va-t-elle faire en Flandres?

LISE.

Remplir les devoirs dont elle vous parlait tout-à-l'heure.

DERVAL.

Elle a un mari flamand.

LISE.

Ai-je dit un mot de cela?

DERVAL.

De grace, finissons. Quel est-il ce mari? un vieillard, un sot?

LISE.

Respectez vos généraux, s'il vous plaît.

DERVAL.

Elle est la femme d'un officier-général?

LISE.

Dangereusement blessé à Fontenoy.

DERVAL.

Nous n'avons que le maréchal-des-camps Dalleville...

LISE.

C'est son épouse que vous avez eu l'honneur d'entretenir.

DERVAL.

Madame Dalleville?

LISE.

Madame Dalleville.

DERVAL.

Vous êtes bien sûre de cela?

LISE.

Vous verrez que je ne connais pas ma maîtresse.

DERVAL.

Friponne?

LISE.

Monsieur.

DERVAL.

Dalleville n'est pas marié!

LISE.

Comment il n'est pas maré.

DERVAL.

Vous rougissez? il y a de l'intrigue là-dessous.

LISE.

Pour qui nous prenez-vous?

DERVAL.

Votre maîtresse n'ira point à Tournai : Dalleville n'a besoin que de son chirurgien. Je me charge de l'épouse prétendue, je serai son consolateur, *(s'asseyant et lui prenant les mains)* et si par hasard vous aviez aussi un mari blessé...

LISE.

Finissez donc, monsieur, vous chiffonnez mon ouvrage.

DERVAL.

(Tournant et retournant la broderie.) Le joli point! à qui est-il destiné?

LISE.

Mais vous êtes d'une pétulance...

DERVAL, *prenant l'ouvrage.*

Comment donc, des vers! ah! vous faites des patrons avec des billets doux.

LISE.

Vous m'impatientez, au moins. Je vais prendre aussi mon ton imposant.

DERVAL, *folâtrant.*

Oh ! par exemple, vous, vous n'y gagnerez rien.

LISE.

L'impertinent !

DERVAL, *lisant.*

« Un époux inconnu m'engage ;
« Mon cœur, pressé d'aimer, vole au-devant du sien... »

(Se levant vivement.) Ah ! mon dieu... mon dieu !...

LISE, *toujours assise.*

Qu'a-t-il donc ?

DERVAL, *hors de lui.*

Ce n'est pas là votre écriture ?

LISE.

Hé ! non. C'est celle de ma maîtresse.

DERVAL

Lise, ma chère Lise, je suis l'homme du monde le plus heureux. *(Il met la broderie dans sa poche.)*

LISE, *se levant.*

Mon ouvrage, monsieur. Rendez-moi donc mon ouvrage.

DERVAL, *descendant la scène.*

C'est ma femme, c'est elle... Derval, dont on me demandait des nouvelles, Dalleville qui est garçon, ces vers qu'elle a écrits... c'est elle... c'est elle. Oh ! j'en perds la raison.

LISE, *stupéfaite et à sa place.*

En honneur je n'y comprends rien.

DERVAL.

Elle est venue au-devant de moi ; oh ! comme je dois l'aimer. Elle a voulu m'éprouver ; oh ! comme je vais le lui rendre. *(appelant et sortant.)* Mon ami, mon ami !

LISE.

Mon ouvrage, monsieur, mon ouvrage.... Il a quelque chose d'extraordinaire ce jeune homme-là.

SCENE XIX.

LISE, Mad. DERVAL.

Mad. DERVAL.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle, qui peut occasionner ces clameurs?

LISE.

C'est ce monsieur Déricourt qui en conte à toutes les femmes, qui n'est pas trop réservé avec quelques-unes, qui ne l'est pas assez avec d'autres, qui badine, qui folâtre, et qui enlève...

Mad. DERVAL.

Qui enlève?

LISE.

Un très-beau point que je ne brodais pas pour lui.

Mad. DERVAL.

Espiéglerie d'un jeune homme, qui a peut-être moins de tort que vous. Si vous ne vous étiez pas prêtée à ses plaisanteries...

LISE, *piquée*.

Pas plus que vous, madame, à tous les contes qu'il vous a débités.

Mad. DERVAL.

Des contes! vous avez des expressions singulières..... Cet homme est aimable, il s'amuse; ne fallait-il pas pousser le ridicule jusqu'à s'en fâcher sérieusement? j'ai dû lui imposer silence, je l'ai fait, et je n'attache pas la moindre importance à tout ce qu'il m'a dit.

LISE.

Je vous assure, madame, que cet espiègle-là n'est pas du tout sans conséquence.

Mad. DERVAL.

Point d'apostilles, s'il vous plaît : je sais ce que je dois faire.

LISE.

Madame, je me tais.

Mad. DERVAL.

Vous vous taisez!.... ce sont vos réflexions que je vous prie de supprimer; mais je veux savoir ce qui a pu vous alarmer dans cet homme *(la contrefaisant)* qui ne vous paraît pas sans conséquence.

LISE.

D'abord, madame, c'est un homme charmant.

Mad. DERVAL.

Je l'ai vu. Après?

LISE.

Il vous aime.

Mad. DERVAL.

Hé, je sais cela.

LISE.

Il a le desir de plaire.

Mad. DERVAL.

Hé, qu'importe?

LISE.

Et il se flatte de réussir : il m'a même proposé de le seconder.

Mad. DERVAL.

Pure étourderie.

LISE.

A la bonne heure; mais un étourdi aimable....

Mad. DERVAL.

N'est pas à craindre pour une femme prudente....

LISE, *à part.*

Agé de seize ans.

Mad. DERVAL.

Enfin, jusqu'où ont été vos observations? est-ce sur ces riens, que sont fondées vos craintes obligeantes?

LISE, *à part.*

Des riens? il faut déplaire, ou voir comme elle.

Mad. DERVAL.

Hé, parlez, parlez donc. Monsieur Déricourt s'en est-il tenu à des idées générales? rien de particulier, nulle curiosité, point de questions? qu'a-t-il dit? répondez. (*Ironi-*

niquement). J'ai le plus grand intérêt à bien connaître cet homme dangereux.

LISE.

Vous sentez bien, madame, que lorsqu'on vous a vue, on doit chercher à vous revoir.

Mad. DERVAL.

Au fait, par grace.

LISE.

Et pour cela, il faut au moins savoir votre nom.

Mad. DERVAL.

Et vous avez répondu?...

LISE.

Selon vos ordres, madame d'Alleville.

Mad. DERVAL, *retenant un soupir*.

Vous avez bien fait; il vaut mieux, peut-être, qu'il ne me connaisse pas.

LISE.

Cependant, madame, cette réponse que vous approuvez, a amené un petit incident, qu'il n'était pas possible de prévoir.

Mad. DERVAL.

Et lequel, mademoiselle?

LISE.

Monsieur d'Alleville n'est pas marié.

Mad. DERVAL, *vivement*.

Et d'où savez-vous cela?

LISE.

De monsieur Déricourt.

Mad. DERVAL, *très-chaudement*.

O ciel! monsieur Dalleville n'est point marié! monsieur Déricourt le sait!.... et moi, qui ne me suis informé de rien avant de prendre ce malheureux nom.... imprudente! à la vérité, je n'avais d'autre intention que d'intriguer un moment mon mari: je ne pensais pas qu'un étranger... et cet étranger, que doit-il croire à présent? que je suis une femme sans état, sans caractère, sans délicatesse, une de ces femmes avec qui on peut tout se permettre. Me voilà perdue dans son esprit.

LISE, *finement*.

Hé! madame, que vous importe, à la rigueur, l'opinion d'un homme que vous ne reverrez peut-être jamais?

Mad. DERVAL.

Je ne le reverrai jamais !... Je ne le dois pas, je n'en ai pas l'intention ; mais une femme qui se respecte, est jalouse de l'estime...

LISE.

Même de ceux qui lui sont indifférens ?

Mad. DERVAL.

De tout le monde, mademoiselle, de tout le monde. Mais ne deviez-vous pas sentir que cette petite ruse ne regardait que M. Derval ? ne deviez-vous pas craindre de me compromettre aussi cruellement ? mais vous ne savez rien prévoir, vous ne savez rien saisir.

LISE.

Hé, madame, dans tout ceci, je ne vois que M. Derval qui mérite des reproches : lui seul est cause de ce maudit quiproquo. Un jeune homme blessé, un petit héros bien sémillant, bien empressé, bien tendre, mais qu'il n'est pas permis d'aimer, est ici depuis une heure ; et un mari, pour qui une femme charmante veut bien courir les champs, se fait attendre ainsi ! c'est abominable. S'il avait, de vous voir, l'empressement qu'il exprime dans ses lettres, ne serait-il pas arrivé aussitôt que ses deux camarades ? ne l'aurait-on pas logé dans cette chambre ? M. Déricourt aurait-il trouvé l'occasion de vous entretenir ? vous aurait-il jeté dans tous ces embarras ?

Mad. DERVAL.

C'est une remarque que j'ai déjà faite.

LISE.

Et qui sait encore quelle figure il aura ce M. Derval ? on le dit bien ; mais il ne suffit pas qu'il soit du goût des autres ; il faut aussi qu'il vous plaise à vous. S'il avait quelques rapports avec M. Déricourt...

Mad. DERVAL, *avec complaisance.*

Un peu de son amabilité...

LISE.

Même quelques-uns de ses traits, une partie de ses grâces.

Mad. DERVAL, *avec abandon.*

Oui, je n'y perdrais rien.

LISE.

Ni lui non plus. Enfin, on le prendra tel qu'il est.

Mad. DERVAL, *avec un soupir.*

Il le faut bien.

LISE.

C'est un mari. Voilà pourtant où nous réduisent des parens qui font tout à leur tête. Marier des enfans qui ne se connaissent point, qui peuvent ne pas se convenir.

Mad. DERVAL.

Au fond, cela n'est pas prudent.

LISE.

Empêcher une jeune personne de disposer elle-même de son cœur.

Mad. DERVAL.

Oh, par exemple, ceci est injuste.

LISE.

Injuste, tyrannique, atroce, révoltant. Je suis persuadée que M. Méricourt a été marié comme vous; il n'a pas l'air fort épris de sa femme, et si vous étiez libres l'un et l'autre...

Mad. DERVAL, *d'un ton caressant.*

Oh, ne suppose rien, je t'en prie.

LISE.

Supposition bien innocente.

Mad. DERVAL.

Mais qui n'est pas sans danger.

LISE, *d'un air de compassion.*

A la vérité, je sens bien qu'il faut rompre cette liaison.

Mad. DERVAL.

Et quitter ce jeune homme, avec l'idée défavorable qu'il a dû concevoir de moi !

LISE.

Il serait dur de la lui laisser.

Mad. DERVAL.

Je ne peux m'y résoudre. Je veux le détromper, je le dois à ma réputation, à ma tranquillité.

LISE.

A M. Déricourt lui-même. Il sera enchanté d'apprendre que vous avez toujours des droits à son respect. (*Fausse sortie.*) Je le cherche, je le trouve, je l'amène.

Mad. DERVAL.

Oui, vas... non, non, demeure : plus d'entretien particulier, non, Lise, non. Son ami et lui rentreront pour dîner; je m'expliquerai de manière à mettre fin à tout ceci.

LISE.

Voilà ces messieurs.

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, DERVAL, FORVILLE.

FORVILLE, *dans le fond.*

C'est une extravagance.

DERVAL.

Cela se peut, mais tu t'y prêteras. Elle approche.

Mad. DERVAL, *embarassée.*

Je ne sais, monsieur, comment m'excuser auprès de vous...

DERVAL.

Vous n'en avez pas besoin.

Mad. DERVAL.

Je me suis permis un stratagême...

DERVAL.

Agréable pour tous, s'il vous a amusée.

Mad. DERVAL.

Le nom que j'ai pris un moment.

DERVAL.

N'est pas le vôtre, je le sais.

Mad. DERVAL.

Mariée très-jeune à un officier de votre corps...

DERVAL.

A Derval; je le sais encore. Madame.

Mad. DERVAL.

Comment, vous le savez?

DERVAL.

Mademoiselle brodait sur des vers qu'elle m'a dit être de vous : vers et broderie j'ai tout saisi, tout emporté. Enchanté du trésor que je possédais, je courais en jouir auprès de mon ami : jugez de ma surprise, lorsqu'il a reconnu l'écriture de sa femme.

Mad. DERVAL, *effrayée et interdite.*

Ciel! monsieur serait...

DERVAL.

Derval, mon camarade et mon meilleur ami.

Mad. DERVAL, *avec une profonde tristesse.*

Ah ! Lise !

LISE, *du même ton.*

Ah! oui, je vous entends.

DERVAL, *à Forville.*

Parle donc.

FORVILLE.

(Passant respectueusement à Mad. Derval.) J'étais loin de vous croire ici, madame; mais je me félicite d'être auprès de vous quelques instans plutôt.

Mad. DERVAL, *à Lise.*

Quel ton!

LISE.

Pitoyable. madame.

DERVAL, *à Forville.*

Plus de vivacité, plus de chaleur.

FORVILLE.

Et si j'en allais avoir trop.

DERVAL.

Ne crains rien, je suis là.

FORVILLE, *toujours réservé.*

Quoiqu'on m'ait dit de vous, madame, je vois avec un plaisir inexprimable combien vous êtes au-dessus des éloges, il ne me reste plus qu'à mériter mon bonheur.

DERVAL.

Pas mal.

Mad. DERVAL, *très-froidement.*

Je m'efforcerai, monsieur, de le rendre durable. *(Forville lui baise la main.)*

DERVAL.

Bien, très-bien, à merveille.

FORVILLE.

Ah! tu trouves cela de ton goût? *(il se présente pour embrasser madame Derval.)*

DERVAL, *le tirant par l'habit.*

Ceci n'est pas nécessaire.

LISE.

(Passant entre Forville et sa maîtresse.) Un moment, monsieur. Avant que de faire le mari, il serait à propos de prouver que vous l'êtes. *(Derval glisse son porte-feuille dans la poche de Forville.)* Il y a eu une fausse madame Dalleville, il pourrait aussi se trouver un faux monsieur Derval, et ce dernier quiproquo finirait par n'être pas plaisant. Allons, monsieur, vos preuves?

FORVILLE, *tirant le porte-feuille.*

En faut-il d'autres que ces lettres charmantes, où le sentiment se peint à chaque mot?

Mad. DERVAL, *à Lise.*

Hélas, c'est lui.

LISE.

J'en ai peur. *(A Forville.)* Vous avez les lettres, c'est fort bien; mais qui nous répondra que c'est à vous qu'elles ont été adressées?

FORVILLE.

La supposition est offensante.

LISE.

Ma foi, monsieur, dans une telle circonstance une femme ne saurait avoir trop de circonspection.

FORVILLE, *à Derval.*

Tire-toi de là.

Mad. DERVAL, *à Forville.*

Il me semble en effet, monsieur, que votre ton très-raisonnable, et votre style très-léger ne s'accordent pas infiniment.

LISE., *à Forville.*

Allons, monsieur, c'est bien le moment d'avoir de l'imagination. Voilà du papier. Ecrivez un dernier billet doux, et nous sommes prêtes à vous reconnaître.

FORVILLE, *à Derval.*

Ma foi, je suis à bout.

DERVAL.

Vous me forcez à vous avouer, madame, une supercherie dont mon ami conviendrait avec peine. Peu exercé dans l'art d'écrire, il a cependant senti votre supériorité; il a craint de perdre dans votre opinion, et il m'a pris pour secrétaire.

Mad. DERVAL.

Quoi, monsieur? ces lettres que j'ai lues avec tant de plaisir...

DERVAL.

Sont de moi, et je le prouve. *(Il s'assied et écrit.)*

LISE, *à part.*

Il ne manquait plus que cela pour achever de nous tourner la tête.

DERVAL, *écrivant.*

Cependant mon ami a eu tort d'emprunter une main étrangère, et je le prouve encore. *(Il se lève et lit.)*

« Pour bien écrire à ce qu'on aime,
» A-t-on besoin de son esprit?
» La plume va, court d'elle-même,
» Quand c'est l'amour qui la conduit.

(Il présente le papier à madame Derval.)

LISE, *à part.*

Il a juré de se faire adorer.

DERVAL, *à Forville.*

J'espère que c'est là de la présence d'esprit.

Mad. DERVAL.

Il n'est plus possible de douter.

LISE.

Il faut au moins gagner du tems.

Mad. DERVAL.

A quoi bon?

LISE.

Pour se consulter, pour prendre un parti. Allons, du courage, éloignez-moi ce mari-là.

Mad. DERVAL.

Ce que vous me dites, messieurs, ce que je vois, la probité que je vous accorde, tout semble se réunir pour me convaincre. Cependant vous me permettrez de ne rien précipiter.

FORVILLE.

Quoi, madame?

LISE.

Appuyez, ferme.

Mad. DERVAL, *à Forville.*

C'est à Paris, c'est en présence de ma famille que je recevrai, que je reconnaîtrai mon époux. Voilà, monsieur, ma dernière résolution, et loin de me blâmer, je me flatte que vous me saurez gré de ma prudence.

FORVILLE, *à Derval.*

Hé bien, où tout cela va-t-il te mener?

DERVAL.

Tu ne le vois pas?

FORVILLE.

Non.

DERVAL.

Tu ne vois pas sa contrainte, la froideur qu'elle te marque?

FORVILLE.

Qu'en résulte-t-il?

DERVAL.

La certitude d'être aimé pour moi-même. Résisterait-elle aux preuves que nous lui avons données, si elle n'était fortement prévenue en ma faveur? Oh! c'est charmant, délicieux, divin.

LISE.

Messieurs, qui passez le tems à causer entre vous, et qui pourriez mieux l'employer, vous connaissez les intentions de madame, voulez-vous bien vous y conformer?

DERVAL.

Quoi, nous retirer, à l'instant même?

LISE.

Si vous le trouvez bon. On vous a notifié qu'on ne reconnaîtrait personne qu'à Paris, et nous n'avons que le tems nécessaire pour nous remettre de l'épouvante qu'inspire d'abord un mari à une jeune personne de seize ans.

DERVAL.

Il n'en est pas moins plaisant qu'on se permette de le mettre à la porte.

LISE.

Il serait bien plus extraordinaire que monsieur n'eût pas le mérite essentiel d'un époux.

FORVILLE.

Et lequel?

LISE.

La docilité.

FORVILLE.

Il n'y a rien à répliquer à cela, pourvu cependant que mademoiselle ait exprimé le vœu de madame.

Mad. DERVAL.

Vous m'obligerez, monsieur, en me permettant de me recueillir quelques instans. *(On se salue).*

DERVAL, *à Forville en sortant.*

Ah, mon ami, que je suis heureux! cette femme-là te déteste.

SCÈNE XXI.

LISE, Mad. DERVAL.

LISE.

(Elle fixe sa maîtresse les bras croisés, et après un tems.) Hé bien, madame?

Mad. DERVAL.

Je suis désespérée.

LISE, *vivement.*

Du désespoir! fi donc! c'est la ressource des dupes. Osez vous élever contre l'espèce de violence qu'on vous a faite, et réclamez les droits les plus simples. Quoi! un contrat passé

à un âge où on ne dispose de rien, une signature arrachée lorsque vous ne vous connaissiez pas encore, vous lieraient pour la vie! monsieur Derval n'a que le titre de votre époux; aujourd'hui on fait tout avec de l'argent; vous le prodiguerez pour rompre un nœud mal assorti, et si vous n'êtes pas à l'homme qui vous est cher, vous ne serez pas du moins à celui que vous ne pouvez supporter!

Mad. DERVAL.

Ah! Lise, quelle cruelle extrémité!

LISE.

Point de mots, madame, ce n'est point avec des exclamations qu'on corrige la fortune. Que le raisonnable, le réfléchi, l'indifférent Derval apprenne le cas que fait une jolie femme d'un sage de vingt ans. Indifférent auprès de vous, c'est étonnant, inconcevable, cela tient du prodige... *(Avec désordre.)* Ah,... ah,... madame... madame... quel trait de lumière!...

Mad. DERVAL, *languissamment.*

Aurais-tu quelque chose de consolant à me dire?

LISE, *avec la plus grande chaleur.*

Mes idées se succèdent avec une rapidité... ce Déricourt, qui a été pendant six ans le secrétaire de votre époux, qui pendant cette suite d'années ne l'aurait pas quitté un seul instant, qui aurait écrit pour lui dans un tems où Derval ne soupçonnait pas l'avantage de bien écrire, pour Derval, dont les parens n'ont jamais méconnu l'écriture; ce prétendu Derval, qui a, dit-il, reconnu la vôtre, lorsque Déricourt, en la voyant, n'a pas été maître de ses transports; la froideur du premier, qui n'est pas naturelle, la gaîté du second à qui cette rencontre imprévue devait déplaire, qu'elle devait désoler...

Mad. DERVAL.

Je te devine, et je n'ose espérer.

LISE, *avec force.*

Déricourt est votre époux.

Mad. DERVAL.

Ah, que j'ai besoin de te croire!

LISE.

Croyez et punissez-le d'avoir osé ruser. *(Elle appelle.)* Monsieur Derval! monsieur Derval!

Mad. DERVAL.

Que vas-tu faire ?

LISE.

Il vous a fait trembler; qu'il tremble à son tour, qu'il se repente, qu'il s'accuse.

Mad. DERVAL, *tendrement.*

Tu es persuadée que c'est lui, et tu veux l'affliger !

LISE.

Point de pitié ! Désoler un mari , c'est venger tout un sexe. Monsieur Derval! monsieur Derval!

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, DERVAL, FORVILLE.

LISE, *à Derval.*

Moins d'empressement, monsieur ; ce n'est pas vous qu'on demande.

DERVAL.

Je ne quitte jamais mon ami.

LISE.

Pas même auprès de sa femme? ce serait un peu fort.

DERVAL.

Hé, que lui veut madame?

LISE.

Et quel compte doit-elle à monsieur?

DERVAL.

Je suis le confident, l'agent, le factotum de Derval.

LISE.

Cela n'empêchera pas madame, qui a réfléchi à ce qui vient de se passer, d'avoir avec monsieur une conversation particulière.

DERVAL.

Particulière?

LISE.

Où je ne serai pas même admise, moi qui suis son conseil privé.

DERVAL.

Et, l'entretien aura lieu?

LISE.

Eh! parbleu dans sa chambre.

DERVAL, *s'écriant.*

Comment dans sa chambre!

FORVILLE.

Tu te décèles.

DERVAL.

C'est égal. Je ne pousserai pas l'épreuve jusque-là.

FORVILLE.

Mais, tu veux que je fasse encore le mari!

DERVAL.

Oui, devant moi.

LISE, *à Mad. Derval.*

Que vous ai-je dit.

Mad. DERVAL.

Sa crainte, sa rougeur, son embarras, tout le trahit. Ah! je respire, je renais au bonheur, et je reviens à la gaité.

LISE.

Intriguez un peu cet aimable fripon-là.

Mad. DERVAL, *à Forville.*

Je me reproche sincèrement, monsieur, la manière dont je vous ai reçu tantôt. Une réserve, bien naturelle à mon âge, m'a empêché de vous répéter ce que je vous ai si souvent écrit: sortez de l'erreur à laquelle j'ai pu donner lieu. J'ai applaudi en vous voyant au choix de mes parens, et je sens que l'obéissance a quelquefois ses douceurs.

DERVAL.

En voici bien d'une autre.

FORVILLE, *finement.*

Je plais, mon ami, je plais, et tu ne t'en doutais pas.

Mad. DERVAL, *à Forville.*

Nous avons à parler d'affaires importantes; vous voudrez bien m'accorder un moment.

DERVAL.

Demeure, je t'en prie, je l'exige.

LISE, *qui a avancé un siège.*

(A Derval.) Asseyez-vous, monsieur, je vous tiendrai compagnie. Vous me raconterez la bataille de Fontenoy, vous me parlerez du maréchal de Saxe...

DERVAL.

Point de mauvaise plaisanterie, mademoiselle, s'il vous plaît. *(A Forville.)* Demeure, te dis-je, ou je me fâche sérieusement.

FORVILLE.

Comme tu voudras. Un pareil tête-à-tête ne peut trop s'acheter. *(Présentant la main à madame Derval.)* Je suis à vos ordres, madame, et je vous prouverai, par les soins les plus tendres, combien je suis flatté de l'honneur d'être à vous.

DERVAL.

Je jette mon masque ; ceci devient trop vif. *(Passant entre Forville et sa femme.)* Un moment, madame. Vous ne savez pas avec qui vous vous retirez.

Mad. DERVAL.

Avec un homme fort aimable que vous m'avez présenté en qualité d'époux.

DERVAL.

Mais c'est qu'il ne l'est pas, madame; il ne l'est pas du tout.

Mad. DERVAL.

Ce que vous me dites est-il possible? Ah ! j'en serais au désespoir.

DERVAL.

Hé bien, madame, désespérez-vous tout à votre aise. C'est moi qui suis votre mari.

Mad. DERVAL.

Toujours gai, toujours plaisant.

DERVAL.

Je ne plaisante pas, et je n'en ai nulle envie.

Mad. DERVAL.

Rappelez-vous les preuves positives que vous-même m'avez données. Mon jugement les adopte, et mon cœur les confirme.

DERVAL.

Votre cœur ! vous ne me persuaderez pas qu'un cœur s'anime en cinq minutes.

Mad. DERVAL.

Vous m'avez bien juré, vous, que le vôtre s'était enflammé en une seconde.

DERVAL.

Cela fait votre éloge.

Mad. DERVAL.

Je fais aussi celui de monsieur.

DERVAL, *après un tems.*

Ma chère amie ?

Mad. DERVAL.

Il est familier.

DERVAL.

Vous m'avez bien l'air de vous moquer de moi.

Mad. DERVAL.

Oh ! je n'oserais.

DERVAL.

J'ai voulu plaisanter et j'ai eu tort, je le sens. Le plus fin de nous n'est qu'un enfant, même avec la plus ingénue. Mon aimable, ma séduisante amie, vous prétendez me punir; n'est-ce pas vous punir aussi vous-même : le tems perdu ne se retrouve jamais. *(A ses genoux.)* Grace, femme charmante, et pour vous et pour moi.

Mad. DERVAL, *mollement.*

Ah ! je suis trop heureuse pour me défendre plus long-tems. Il est si doux de céder à ce qu'on aime. *(Elle le relève et l'embrasse.)*

LISE, *à part.*

Je ne me serais pas rendue ainsi, il eût acheté la victoire.

SCENE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, DUPONT.

DUPONT, *à madame Derval.*

Il me semble, madame, que tout a réussi selon vos desirs. Permettez-moi de vous rappeler maintenant que vous avez une nôce à faire.

DERVAL, *à sa femme.*

Ma bonne amie, faisons-là ici?

Mad. DERVAL.

Croyez-vous?

LISE.

Oui, le plutôt sera le mieux.

DERVAL.

Sans étiquette, loin des importuns. Nous admettrons cependant un tiers.

Mad. DERVAL.

L'aimable amour?

DERVAL.

Celui-là ne te quitte point.

Mad. DERVAL.

Puisses-tu penser toujours de même.

DERVAL.

Peut-on changer quand on est bien?

FORVILLE.

Vous vous êtes éprouvés tous deux, et vous n'avez pas à vous en plaindre : tenez-vous-en là, je vous le conseille ; on ne s'éprouve pas toujours aussi heureusement.

FIN.

PIÈCES NOUVELLES

Qui se trouvent chez BARBA, *libraire.*

Adélaïde de Bavière, drame en trois actes.

Arvire et Evelina, opéra en trois actes.

Aveugles Mendians (les), vaudeville en un acte.

Banqueroute (la) du Savetier, vaudeville en un acte.

Béniowski, opéra en trois actes, de Duval.

Berquin, vaudeville en un acte.

Billet (le) de Logement, vaudeville en un acte.

Café (le) d'une petite Ville, comédie en un acte, en vers.

Cendrillon, ou l'École des Mères, vaudeville en deux actes.

Christophe Morin, ou que je suis fâché d'être riche, vaudeville en un acte.

Colombine toute Seule, vaudeville en un acte.

Confident (le) par Hasard, comédie en un acte.

Crac (M. de) dans son petit Castel, comédie en un acte, en vers.

Défiance et Malice, ou le Prêté Rendu, comédie en un acte, en vers.

Double Assaut, (le) comédie en un acte.

Duhaucours, comédie en cinq actes, de Picard.

Fagotin, ou l'Espiègle de l'île Louviers, vaudeville.

Frères, (les Deux) comédie en quatre actes, en prose, de Patrat.

Galand Savetier, (le) vaudeville.

Homme (l') à trois Visages, drame en trois actes.

Hommes (les) de la Nature et les Hommes Policés, pantomime en trois actes.

Ida, vaudeville en deux actes, de Radet.

Il est arrivé, ou M. de Kergalet, en un acte, en vers.

Irato (l'), opéra en un acte.

Jean Monet, directeur de l'Opéra-Comique, vaudeville.

Jolie (la) Parfumeuse, ou la Robe de Conseiller, vaudeville en un acte.

Jugement (le) de Salomon, mélo-drame en trois actes.

PQ 2382 P2R5
Pigault-Lebrum, Charles
Antoine Guillaume
Les rivaux d'Eux-mêmes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY